

ligne d'impression suffit, quelquefois il en faut deux ; rarement on en emploie plus de trois.

Ces livres dont il s'agit de dresser un catalogue, se présentent sous divers aspects. Il y a, premièrement, ceux qui ne traitent que d'un seul et même sujet : une *Histoire des Etats-Unis*, par exemple ; une biographie de Washington, et secondement, ceux qui, sous le même titre général, traitent des sujets différents, ou, si le sujet est le même, le traitent dans le détail et sous des étiquettes différentes ; les recueils de dissertations historiques, les mélanges, les revues, les mémoires de sociétés savantes, les encyclopédies, etc.

La première classe de livres est facile à expédier : leur titre indique suffisamment leur contenu, et un catalogue tel quel, où ces titres seront relevés, est tout ce que le public le plus exigeant peut demander. La seconde classe, qui comprend les livres composés de parties différentes, se subdivise elle-même en deux catégories : 1° les livres dont les parties sont disposées sur un plan *diédon*, tels que les encyclopédies, les dictionnaires biographiques, etc. ; 2° les livres où les parties ne sont pas en général classées systématiquement, tels que revues, recueils de mémoires, de mélanges, etc.

La première de ces subdivisions se compose d'ouvrages qui, dans toutes les bibliothèques américaines, sont mis à la disposition et à la portée du public, les *works of reference*, comme on les appelle. Les lecteurs les ayant toujours sous la main et pouvant les consulter quand ils le veulent, n'ont pas besoin qu'un catalogue leur en indique le contenu. De ce côté, il n'y a donc pas non plus de difficulté. C'est quand on arrive à la seconde subdivision que l'embaras commence.

Une collection de 20,000 volumes en renferme environ 2,000 dont le titre, s'il était simplement reproduit tel quel dans le catalogue, n'indiquerait que très-imparfaitement le contenu. Supposons que ces 2,000 volumes contiennent chacun cinq morceaux détachés, soit 10,000 articles, ce qui n'est pas exagéré. Si l'on se contente de relever le titre de ces 2,000 volumes, purement et simplement, on aura sur le catalogue 2,000 titres, qui ne diront rien ou presque rien à l'esprit du lecteur, et, sur les rayons de la bibliothèque, 10,000 articles qui resteront lettres closes pour le public.

Dans ce groupe, qui exige au point de vue du catalogue un traitement particulier, il est une classe de publications qui se distinguent des autres par un caractère spécial.

Ce sont les *Périodicals* (*Periodicals*), tels que revues, recueils littéraires ou scientifiques, etc., ce qu'en Amérique et en Angleterre on appelle *magazines*, *reviews*, *transactions*, etc. De nos jours, les périodiques occupent une grande place dans la production littéraire, et le développement des sciences leur a donné un remarquable essor.

Elles ont, non pas tué le livre, elles l'ont devancé. Les mouvements de l'humanité sont aujourd'hui beaucoup plus rapides qu'autrefois, a dit quelque part M. Renan ; les mouvements de l'esprit humain surtout. Le livre ne suffit plus à l'impétuosité, au besoin de savoir qui tourmentent les générations modernes. Le pesant in-folio contemporain des âges où l'homme voyageait par le coche ou la patache, a eu beau se réduire aux proportions d'un in-8°, cette transformation ne satisfait pas encore un siècle qui a inventé la vapeur et l'électricité. Entre le journal et le livre, il y avait place pour une autre espèce de publications, participant à la fois du caractère éphémère de l'un et de la nature plus durable de l'autre. La méthode expérimentale ayant d'ailleurs été reconnue comme la véritable base des sciences modernes, il importait de livrer rapidement à la publicité le plus grand nombre possible d'observations et d'expériences.

De là cette multitude de recueils où la science, élaborée au jour le jour, dépose le résultat de ses découvertes avant de les fixer dans le livre d'une façon plus ou moins définitive.

Cette situation modifie profondément le caractère des bibliothèques publiques, en y introduisant un élément imprévu. Les Américains l'ont compris et, dans toutes leurs bibliothèques, ils ont donné satisfaction à ce besoin nouveau des sociétés modernes ; presque tous leurs établissements ont un *reading room for periodicals*, ou salle de lecture pour les recueils périodiques nationaux et étrangers. Quelquefois même on y joint les journaux. Dans les bibliothèques d'universités, ces derniers n'ont que faire ; les premiers sont, au contraire, tout à fait à leur place. Mais comment arriver à se reconnaître dans ce dédale ? Il faut un fil conducteur, un catalogue, où soient relevés, non-seulement les titres des recueils, mais encore les titres de chacun des articles contenus dans ces recueils.

Ce travail considérable a été entrepris à la bibliothèque de l'université de Rochester (Etat de New-York), tant sur les recueils périodiques que sur tous les volumes contenant des matières diverses, en un mot sur tous ceux dont le titre initial ne fait pas suffisamment connaître le contenu. Ce répertoire, très-utile pour la jeunesse qui étudie, et aussi pour les professeurs, ne contient pas moins de 5,000 relevés, c'est-à-dire plus que le catalogue des livres proprement dits, qui ne sont qu'à un nombre de 12,000. 15, 12, telle est la proportion.

Pour faciliter les recherches dans ce répertoire, le bibliothécaire de l'établissement, M. H. O. Robinson, a imaginé un système ingénieux décrit avec figures dans le rapport. Ce sont des cartes de 8 pouces en hauteur, je suppose, sur 5 1/2 en largeur, qu'on insère

dans des espèces de reliures mobiles : on en forme des volumes qui s'ouvrent et se ferment comme les livres ordinaires. Ces volumes ont, par un point, leur couverture rivée à un meuble fait exprès, accessible par tous ses côtés, et où chacun peut venir faire les recherches qu'il désire.

A la bibliothèque médicale de Washington, dite *Library of the Surgeon-General's office*, qui renferme actuellement (1876) 30,000 volumes et autant de brochures, on exécute depuis le 1er janvier 1871 un travail semblable d'une utilité incontestable pour les bibliothèques scientifiques, soit spéciales, soit générales. Il n'entre plus à la bibliothèque une seule livraison d'un recueil médical américain, anglais ou en tout autre langue sans que les mémoires les plus importants qu'il contient ne soient aussitôt inventoriés et leurs titres relevés, pour être classés dans la matière à laquelle ils appartiennent. On reçoit par exemple, aujourd'hui, un numéro de la *Lancette*, de Londres : le bibliothécaire marque, par un trait au crayon, les articles qui méritent de figurer à l'inventaire.

Le journal est remis à un sous-bibliothécaire qui relève sur des cartes les titres des articles indiqués. La première ligne de la carte est laissée en blanc : au-dessous, on porte le nom de l'auteur, le titre de l'article, transcrit littéralement (s'il n'y a pas de titre, on en compose un) ; puis le titre abrégé du journal, l'année, le numéro du volume et celui de la page où se trouve l'article ; puis, le tout est rendu au bibliothécaire qui indique au crayon, sur la ligne laissée en blanc, la matière dans laquelle la carte doit être insérée ; après quoi cette carte va au catalogue par matières, et le journal, frappé d'une estampille de couleur pour indiquer que toutes ces formalités ont été remplies, prend la file dans sa série.

La bibliothèque médicale de Washington ne s'est pas contentée de ce travail sur les périodiques courants : elle a commencé la même opération sur l'ensemble des recueils de médecine publiés dans les deux mondes depuis l'an 1800, entreprise immense qui rendra les plus grands services à la science médicale. En Angleterre on avait également senti la nécessité de ces répertoires, devant le flot toujours montant des publications périodiques. Il y a quelques années, la société royale de Londres (*Royal Society of London*) qui est l'académie des sciences de nos voisins, fit exécuter un vaste et magnifique répertoire, contenant le dépouillement de tous les journaux scientifiques de 1800 à 1863 (*Catalogue of scientific Papers*) et qui embrasse six gros volumes in-4°. Il n'a été encore publié que le catalogue par noms d'auteurs : le monde scientifique attend avec impatience la partie qui comprendra le catalogue par matières et qui est, paraît-il, en voie d'exécution.

Mais ces répertoires, rendus de plus en plus nécessaires par le mouvement scientifique de notre époque, ne peuvent guère se faire que dans les bibliothèques spéciales, nouvel argument en faveur de la nécessité de spécialiser, de nos jours, les grandes collections.

Les bibliothèques américaines, avec leurs immenses ressources, avec leur personnel bien rétribué et où chacun a ses fonctions délimitées, pouvaient seules entreprendre des travaux de ce genre. Mais, d'un autre côté, les Américains sont des gens pratiques, et ils ont deviné qu'il était inutile que tous exécutassent à la fois une besogne qui pouvait être aussi bien faite, sinon mieux, par un seul, ou par quelques-uns seulement. Et ici nous revenons, par une autre voie, à cette idée ingénieuse et neuve, déjà présentée à la fin de notre précédent article.

Pourquoi, de pays à pays, ou, pour commencer, dans un même pays, les bibliothèques ne s'entendraient-elles pas et, au lieu de dresser chacune leur catalogue, pourquoi n'y aurait-il pas une seule bibliothèque, dans chaque spécialité, bibliothèque reconnue et autorisée, qui ferait le travail pour toutes ? Le nombre des productions échappées à la presse est considérable, sans doute, mais après tout, il n'est pas incommensurable, et tous les exemplaires d'un livre se rassemblent. Qu'il y ait donc dans chaque spécialité une bibliothèque qui se charge de relever les titres des ouvrages de cette spécialité, en un mot d'en faire le catalogue ; que les bibliothèques se soient à l'avance concertées entre elles, pour les procédés matériels d'exécution ; que, les cartes faites d'après une méthode uniforme convenue, et multipliées par un procédé mécanique quelconque, soient ensuite envoyées à toutes les bibliothèques sur leur demande et après acquittement d'un droit qui ne pourrait être que minime (la voie de l'abonnement pourrait même être adoptée), quoi de plus simple ?

Ce plan n'avait encore été proposé que pour les livres proprement dits. Or, voici le bibliothécaire de l'université de Rochester qui, après avoir approfondi la matière (1), demande qu'on applique le même procédé aux recueils périodiques. Pourquoi non ? La question a été posée au congrès des bibliothécaires américains (octobre 1876), qui l'ont mise aussitôt à l'étude. Tous les bibliothécaires nationaux et étrangers sont invités à donner leur avis à ce sujet. La bibliographie américaine était dotée d'un excellent travail, savoir : le *Répertoire de la littérature périodique* (*Index to periodical literature*), dressé par M. Poole, bibliothécaire à Chicago.

(1) Le rapport, p. 663-672, contient un mémoire de M. Robinson. (*On indexing periodical.....*)